

Le Disque et la Foule

A la suite de l'article qu'il avait consacré au *Disque Répétiteur* notre directeur a été amené à publier, dans *Excelsior*, sous le titre « Contre-Epreuve » la chronique suivante qui confirme la thèse qu'il avait soutenue sur la nécessité d'éduquer la foule par la musique mécanique.

On y verra combien il est difficile de créer dans un peuple, dont l'instruction musicale a été si négligée, un courant de sympathie et d'intérêt pour le disque éducateur que les simples ne prennent pas au sérieux.

L'ignorant ne peut pas se résigner à croire qu'une machine peut lui apprendre quelque chose. Pour lui, le "phono" est un jouet et rien de plus. Et le fait d'acheter, dans n'importe quelle boutique, un disque de tel ou tel grand artiste semble confiner à celui qui l'emporte sous son bras et l'enferme dans une armoire une supériorité illusoire qui l'empêche d'accorder le respect qu'elles méritent aux vertus pédagogiques de son emplette. Il n'y a que le petit fox de Gramophone qui sache reconnaître et honorer à travers un haut-parleur la voix de son maître !

Il est donc plus utile que jamais d'enrichir toute la musique enregistrée du prestige qu'on tarde encore un peu trop, dans certains milieux, à lui accorder. Cette anecdote en fournira une nouvelle preuve.

La vie s'amuse souvent à intervenir avec un malicieux à-propos dans nos raisonnements en nous fournissant des exemples typiques pour illustrer nos théories et justifier nos déductions. Elle semble vouloir prouver qu'elle s'intéresse à nos idées et qu'elle sait fort bien placer son mot dans nos conversations lorsqu'il lui plaît de se montrer "à la page".

Dans une récente chronique j'avais souligné toute l'importance du rôle que pouvait jouer automatiquement la machine parlante dans l'éducation musicale de la foule et j'avais décrit un dîner d'artisans parisiens où les chansons de dessert — visiblement enseignées à ces amateurs par le disque et le film sonore — m'avaient émerveillé par leur parfait équilibre métrique et rythmique, par la justesse absolue de leurs intonations et par la correction impeccable de leur texte mélodique scrupuleusement respecté. Et j'avais rendu hommage au disque-répétiteur à qui nous devons ces excellentes leçons de solfège et la formation de ces bons élèves.

Quelques jours plus tard, je passais une journée dans une charmante auberge qui offre, au bord d'une rivière, aux gastronomes et aux pêcheurs à la ligne un relai extrêmement apprécié. Pour ne pas contrister ses habitants je me nommerai pas la province que traverse ce cours d'eau souvent chanté par les poètes. Car j'eus, ce jour-là, une éloquente démonstration par l'absurde de l'exactitude de mon diagnostic.

Le patron de cette auberge admirablement achalandée s'était décidé, sur les conseils de sa riche clientèle d'automobilistes, à acheter un beau phonographe à amplification électrique, excellent instrument, de sonorité ample et distinguée, permettant de donner des exécutions de qualité. Un diffuseur transportable faisait naître, au gré de l'auditeur, une source de musique dans le salon, sur la terrasse ou dans les bosquets du jardin.

En fait, ce puissant outil, stimulé par un tour énergique de "potentiomètre", servait le plus souvent à rythmer des fox et des tangos et à transformer en dancing, à l'usage des joyeux dîneurs, le hall spacieux de l'établissement.

Pourtant, grâce aux sollicitations successives et aux libéralités de quelques clients éclairés, la discothèque de la maison contenait quelques fort beaux enregistrements. Il y avait, en particulier, une collection de disques de chant très complète réunissant les meilleurs artistes de l'heure présente. Nous pûmes ainsi nous offrir un véritable régal musical en attendant l'instant de nous mettre à table.

Dans une tonnelle voisine vint s'installer soudain une "société" nombreuse, déversée par deux autocars. Il y avait là tous les types classiques de joyeux drilles, de boute-en-train et de gais lurons de chef-lieu de canton, avec quelques dames et quelques "demoiselles" convenablement endimanchées.

On mangea solidement, on but ferme et, le dessert venu, chacun fut invité à "en pousser une".

Ce fut atroce. Des voix chevrotantes, avec des intonations prétentieuses, des nuances écœurantes, des accents vulgaires se mirent à massacrer des chansons des rues et des airs d'opéra, des refrains populaires et des romances. Avec une inconscience prodigieuse ces solistes se lançaient effrontément dans les répertoires les plus divers. Il y eut des bêlements éperdus qui voulaient être des "Prière de Jocelyn", d'aigres glapissements qui se flattaient d'évoquer des "Tosca" et des "Werther" et des mugissements bovins qui prétendaient nous décrire l'émoi nocturne du monsieur qui "aime le son du cor" et qui, par une étrange aberration, imite avec conscience celui du tuba ou du contrebasson.

Tous les genres de supplices d'oreille nous furent infligés. Il y eut le ténor dont la voix mal placée "craque" dès qu'elle tente la plus modeste ascension. Il y eut le baryton qui manque toujours d'un quart de ton la note qu'il convoite. Il y eut les affreux ports-de voix, les grossières fautes de mesure, les modulations ratées qui aiguillent la mélodie sur une voie de garage où elle vient s'écraser contre un butoir. Il y eut la jeune fille qui s'étrangle parce qu'elle a attaqué innocemment son morceau une tierce trop haut et le gars avantageux qui suffoque et râle parce qu'il a pris le sien trop au dessous de sa tessiture. Bref, rien ne nous fut épargné pour nous prouver qu'en France l'"analphabétisme" musical dépasse vraiment toutes les limites permises.

Le côté le plus douloureux de cette épreuve était la suffisance des exécutants, leur parfaite satisfaction, leur bouffonne vanité lorsqu'ils recueillaient les applaudissements de leur auditoire. On voyait qu'ils étaient certains d'avoir fait œuvre d'artistes et qu'ils remerciaient intérieurement le Créateur de les avoir favorisés de tels dons naturels.

Ne m'accusez pas de manquer d'indulgence envers des humbles qui rendent hommage à leur façon aux Muses éternelles et qui, malgré tout, s'efforcent de s'élever vers un idéal de beauté. Vous allez voir que j'ai raison de défendre la Musique contre des ignorants qui lui font plus de tort que vous ne pouvez le croire.

Après une bonne demi-heure de cet affreux charivari, l'un d'entre nous ne put résister à l'envie d'entendre une voix juste, une exécution correcte, un style intelligent et il mit en marche, dans le jardin, un disque où Georges Thill avait enregistré avec une lumineuse magnificence une de ces pages de Werther que nous venions d'entendre massacrer si indignement. Ce n'était pas dans l'intention peu charitable de donner une leçon à ces maladroits mais uniquement pour purifier l'air, souillé par tant de fausses notes.

Et puis, nous avions le secret désir d'offrir à ces amateurs ingénus une surprise intéressante. Puisqu'ils avaient peiné pour obtenir un Werther difforme et contrefait, ne seraient-ils pas heureux d'en admirer un sans défauts, jonglant avec les difficultés et peuplant le jardin de notes éblouissantes comme des escarboucles ? Et nous attendîmes patiemment les murmures flatteurs de nos mélomanes improvisés.

Mais les murmures qui nous parvinrent furent ceux de connaisseurs mécontents d'être troublés dans leur plaisir. Nos voisins s'efforçaient de couvrir par le bruit de leurs conversations le disque indiscret qui interrompait leur concert. Et, au bout d'un instant, n'y tenant plus, ils envoyèrent au patron une délégation pour le prier de mettre fin à ce scandale. Car, ainsi que le précisa avec amertume un des orateurs du groupe, "pendant qu'on fait de la musique, on pourrait tout de même bien faire taire le phono !".

Voilà le résultat que nous avons obtenu : Voilà comment Georges Thill fut accueilli par ses rivaux départementaux. Et vous voudriez que les musiciens ne se scandalisent pas d'une telle ignorance et qu'ils ne trouvent pas extrêmement grave ce malentendu fondamental qui permet à de pauvres gens de croire qu'ils aiment la musique alors qu'ils y demeurent complètement étrangers !

Comment ne pas appeler de tous nos vœux la diffusion croissante du disque-répétiteur, du film qui chante juste et donne bénévolement pour professeurs à la foule les meilleurs de nos grands artistes ? Et comment ne pas voir que, dans ce domaine, la culture manuelle devra céder le pas à la motoculture artistique pour défricher et ensemercer efficacement tout notre territoire ?

ÉMILE VUILLERMOZ.